**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 34 (1896)

Heft: 11

Artikel: Boutades

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-195460

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

yeux et tous les mets confectionnés par leurs soins ont été trouvés exquis.

Nous félicitons M. Maillard de ce résultat, et il est aussi fort à désirer que ses cours de cuisine domestique consacrés aux jeunes filles

soient de plus en plus fréquentés.

On sait que M. Maillard ne se contente pas d'exposer des théories et des recettes; il opère lui-mème en présence de ses élèves, et ne leur enseigne pas exclusivement des plats compliqués et chers. Il sait que ses cours sont suivis en bonne partie par des jeunes filles appartenant à la classe travailleuse, qui espèrent se marier bientôt et n'ont d'autre prétention que de servir plus tard à leur mari tous les jours et à leurs amis de temps à autre, une cuisine ordinaire mais savoureuse.

Et comme il a raison, M. Maillard, de leur apprendre à faire avec des viandes ordinaires des plats bon marché, dont on se lèche les quatre doigts. Par ce fait, il travaille autant pour le bonheur de l'humanité qu'un grand poète ou un artiste merveilleux. Le mari qui est sûr de trouver chez lui un vrai pot-au-feu, un bœuf aux choux ou un ragoût de mouton qui embaume, ne quitte point la maison; il fait bon ménage, il aime ses enfants.

Un professeur de cuisine, de Paris, commence régulièrement tous ses cours par cette formule: « Mesdemoiselles, la bonne cuisine est le commencement du bonheur. »

Et par bonne cuisine, il ne faut pas entendre cette cuisine rare, conteuse, qui pique d'abord la sensualité, mais qui ne tarde pas à délabrer l'estomac. C'est la cuisine bourgeoise, la cuisine des mets simples, à la portée de tout le monde, celle que la maîtresse de maison surveille tout en raccommodant le linge de ses enfants, celle que nos mères nous préparaient de leurs propres mains.

### Lo tsat et lè compto dè coumouna.

Y'avâi dâo grabudzo pè lo veladzo dè X. Lè z'hommo s'arretâvont po dévezâ quand sè reincontravont. Lè fennès djazâvont pè vai lo borné. Lè municipaux volliâvont démandâ lâo démechon. Lo préfet ne volliâvè pas. On teimpétâvè aprés lo syndiquo. Enfin quiet! cein bourenavè per dézo et tot lo mondo menavè la leinga.

Que lâi avâi-te don?

Lài avai que lo syndiquo dévessai remettre lè compto de coumouna ao préfet po on tot dzo, ne l'avai pas fé, quand bin lo boursier lè lai avai bailli prao vito po lè signi, et coumeint lo préfet lè reclliamave, lè municipaux étiont eimbétà dè cein que lo syndiquo n'étai pas pe rétà, po l'honneu dao veladzo, et volliavont démichena: mà diabe lo pas que lo préfet vollie ein oure parla dévant d'avai vu le compto, kà l'étiont responsablio.

Ora, porquiè lo syndiquo lè z'avâi-te pas remet âo préfet quand faillài ?

C'est que lo tsat lè z'avâi medzi.

Quand on petit bouébo a ébrequa on pot ao bin que l'a épécllia on écoualetta, ye dit que l'est lo tsat, po ne pas étre brama, que cein n'est que n'estiusa; mà stu iadzo, sein lo pas que c'étai on estiusa; c'étai la pura vreta coumeint vo z'alla vaire:

Lo syndiquo avai fé boutséri; et coumeint l'avai tià on bio caïon et que cein baillà prao boustifaille, sa fenna fe couairè on part dè boelliès dè saocesse ao fédzo et ai tchoux po lè veindrè ao martsi et lè z'einvortolhiè dein dai folhiès dè grand papai que le rappertsa su onna trablia et que valiont bin dè mi què cé papai dè Nouvelliste, dè Revua ao dè Gazetta que laissè passa tota la gréce et que sè dégrussè po rein.

L'est bon. Le tracè po lo martsi avoué sa lotta et sa croubelhie dè jerdinadzo et sè sâocessès, que l'ein veind on eimpartià à 'na dama qu'étài binsu la fenna d'on boursier, kà quand le vài cé grand papài, le fà à la syndi-

— Mâ, ditès-vâi! est-te que cé papâi ne dâi pas servi à oquiè d'autro qu'a einvortolhi dâi sâocessès?

La syndiqua vouâitè cein dè prés : « Eh! à Dieu mè reindo! se le fâ; quinna farça y'é quie fé, gà me n'hommo »; et le se dépatsè dè vito mettrè dè coté cé papâi po lo reportà à l'hotò; mà cé pourro papâi étài gras que 'na penna.

Ein rabordeint à l'hotò, le contè, tota gruleinta, l'afférè ào syndiquo que sè met de 'na colére dào diablio et que s'ein baillà son sou à djurà et à sacremeintà; ma coumeint cein ne poivè pas racoumoudà lè z'afférès, ye botsà dè brama et décidà dè recopiyi clliào compto lo leindéman, ma sein ein pipà lot mot à nion, et lè laissà chétsi su la trablia dè la cousena.

Ma lo tsat que droumessai su lo soyi et que cheint bon, châotè su la trablia âotrè la né et sè met à tant letsi et reletsi cé papai que lo dégrussè à tsavon et que lo leindéman n'iavai pas moïan dè liairè duè reintsès d'écrit. Quand lo syndiquo eintrà lo matin, lo tsat étai onco aprés et quand vai lo dégat, l'eimpougnè la remésse et lài tè fot onna ramenaie que lo tsat décampà coumeint bin vo peisà, mà lo mau étai fé.

Lo pourro syndiquo n'ousa rein derè dè l'afférè et l'est po cein que laissà passà lo termo iò dévessài remettrè lè compto ao préfet; mà à la fin, n'ia pas! lo préfet recliamavè et lè municipaux assebin; faillu bon grà, mau grà, conta l'afféré ao boursier po reférè lè compto et tot derè ein municipalità et au conset générat coumeint cein s'étài passà, que cein lao fe férè dài recaffàrès à ein avai mau avo veintro et à sè rebattà perque bas, que crayo que l'ein rizont adé.

Mà gâ quand les vôtès revindront.

#### THÉATRE. – La 1re de Guillaume Tell.

— Nous n'avons aujourd'hui ni le temps ni l'espace pour analyser d'une manière complète la représentation de jeudi. Nous dirons tout d'abord qu'il ne faut point y aller l'histoire en mains. L'adaptation à la scène de tels sujets historiques a des exigences auxquelles il ne faut pas trop s'arrêter; il faut savoir passer sur des anachronismes et des invraisemblances souvent nécessaires au mouvement scénique et à l'intérêt même du récit.

En général, l'action, vigoureusement conduite, est animée d'un souffle patriotique qui ne cesse d'intéresser.

Le premier acte prépare bien le spectateur aux événements qui vont suivre. Le deuxième, qui se passe au Grutli, où nous voyons arriver successivement les hommes d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, est fort réussi et captive vivement l'attention.

L'arrivée en ce lieu du vieux Melchthal, à qui Gessler a fait crever les yeux, est fort émouvante; ses dernières paroles, ses dernières vœux pour l'émancipation de sa patrie font éclater de chaleureux applaudissements. — Ce tableau est, selon nous, le clou de la pièce. La mise en scène y est vraiment superbe et nous donne des effets de lumière habilement ménagés.

Quelques longueurs dans le troisième acte et des situations qui ne nous paraissent pas très heureuses. On nous dit qu'il ne peut en être autrement : inclinons-nous.

La scène de la place d'Altorf est bien rendue, le décor charmant, plein de vérité. La lutte qui se fait dans l'âme de Tell, condamné à tirer sur la pomme placée sur la tête de son enfant, est d'un effet des plus saisissants.

L'épisode du chemin creux, où nous voyons Gessler tomber sous la flèche de Tell, est aussi fort dramatique. La salle, tenue depuis longtemps sous l'impression des événements qui ont précédé, respire. Le tyran est abattu, la patrie est sauvée!

Trois ballets, dont deux fort gracieux, heureusement intercallés entre les scènes tragiques de ce drame, reposent agréablement l'attention. En résumé, beau et grand spectacle, qui a occasionné à M. Scheler, à côté d'un travail intellectuel de longue haleine, des frais matériels considérables. Espérons qu'il trouvera sa récompense dans les encouragements des nombreux spectateurs qui, de la ville et de la campagne, viendront en foule l'applaudir. — Représentation chaque jour.

#### Boutades.

Didon dina, dit-on, du dos d'un dodu dindon du Doubs ou du Don, don d'un dom à qui Didon dit: Dis-donc, doux dom! donne donc du dindon!

A l'école d'un village des environs d'Yverdon. — Un élève est appelé à réciter l'histoire d'Esaü et de Jacob; le texte du manuel dont il s'est servi commençait en ces termes : « Isaac était âgé de quarante ans quand il épousa Rebecca; il en avait soixante lorsque sa femme mit au monde deux fils, Esaü et Jacob.»

L'élève, qui a recours à sa mémoire plutôt qu'à son intelligence, mais auquel sa mémoire et sa paresse jouent parfois de vilains tours, se met à réciter avec assurance : « Isaac était âgé de quarante ans quand il mit au monde deux fils âgés de soixante ans. »

Dans un cercle, entre joueurs:

— Mais vous trichez, monsieur! s'écrie l'un des joueurs.

L'autre, froidement:

— J'ai remarqué que lorsque je ne trichais pas, je perdais toujours.

Le naïf Calino en a assez: il veut en finir avec la vie.

Il arme son pistolet et le braque sur sa tempe gauche.

Mais, au moment de presser sur la détente, il réfléchit et dit :

— Je veux bien mourir, mais je ne veux pas me rendre criminel!

Et il pose l'arme.

Un jeune négrillon est parti de Valparaiso dans l'âge le plus tendre ; il est venu à Paris ; là, grâce à son travail et à son intelligence, il a fait une certaine fortune.

Il ne néglige pas ses parents, qui sont restés au pays, et leur écrit régulièrement.

Dernièrement, sa vieille mère lui répond affectueusement :

— « Mon cher enfant, écrit-elle, j'espère qu'au milieu de toutes tes prospérités tu n'as pas oublié notre origine, et que tu es resté nègre. »

Un notaire chassait aux environs de Versailles. Une perdrix lui part entre les jambes, son fusil en fait autant entre ses mains. Cependant la perdrix franchit une haie sans paraître trop émue du coup de feu. Le notaire saute la haie, espérant n'avoir plus qu'à ramasser le butin.

Plus de perdrix. Rien qu'un paysan attelé à sa charrue :

- Dites donc, vous n'avez pas vu tomber une perdrix ?
  - Pas la moindre, bourgeois.
- C'est singulier... j'ai pourtant vu voler de la plume.
- Moi aussi j'ai vu voler de la plume. Elle volait même si bien qu'elle emportait la viande.

Deux aveugles dialoguent au coin d'un pont:

- Connais-tu ce monsieur qui vient de te donner un franc?
- Je le connais de vue!

L. MONNET.